

# L'Écho de Saïda <sup>numéro</sup> 139

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 38<sup>e</sup> année - Mars 2017



RASSEMBLEMENT 3, 4 ET 5 JUIN 2017

LETTRE DE LA REDOUTE

NAZAREG-FLINOIS

LA MOUNA

MON QUARTIER



Comme moi vous avez été sûrement surpris et en colère en prenant connaissance de la déclaration sur la colonisation délivrée récemment par un candidat à la Présidence de la République. Cette proclamation a suscité beaucoup de réactions parmi lesquelles la réponse,

en page 4 de cet écho, d'un saïdéen, et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit de notre président d'honneur, sous la forme d'une lettre ouverte adressée à l'intéressé par le biais d'un hebdomadaire.

En journalisme, un éditorial est le plus souvent un article de fond qui reflète la position ou présente l'opinion de la rédaction sur un thème d'actualité brûlant en essayant de convaincre le lecteur de l'accepter. Mais c'est aussi le premier article d'une revue et peut également servir d'introduction pour mettre en valeur un dossier et/ou des articles publiés.

J'ai souvent été tenté de vous parler de l'actualité surtout lorsque notre communauté est prise à partie comme c'est le cas en cette période. Conscient que notre association doit être respectueuse des convictions personnelles, car elle *regroupe non seulement les personnes originaires de Saïda, mais aussi toutes celles qui se sont intéressées à sa vie, son histoire, ses coutumes*, j'ai toujours choisi la seconde solution.

C'est ainsi que vous allez découvrir dans ce numéro 139 de notre écho :

- un nouveau texte de **Sylvain Galiana** dont nous avons publié dans nos bulletins 69 et 70 à la fin des années 1990, quelques unes de ses « Lettres de la Redoute » dans la rubrique « Les souvenirs de là-bas ».

Cet écrit va sûrement raviver de fortes émotions parmi nos lecteurs.

- quelques textes sur Nazereg, appelée également Nazereg-Flinois, une des dix localités composant l'arrondissement de Saïda en 1962. Parmi celles-ci, Aïn-el-Hadjar, très souvent, mais aussi Charrier et Franchetti ont fait l'objet d'articles sur notre écho. Mais rien sur Nazereg, à l'exception de quelques photos de classes, pour relater l'histoire et

la vie de ce bourg, distant d'à peine cinq km du chef-lieu. Tout comme les villages avoisinants, Nazereg avait sa mairie, son église, son école, sa place, sa gare,... et nous remercions **Frédérique, Amicie et Monique Saëz**, enfants de Nazereg, de nous raconter, après une présentation générale et un plan détaillé de leur cité, quelques souvenirs de leur enfance. Pour en savoir un peu plus sur cette commune, nous comptons sur la collaboration des nombreux nazerégois, adhérents de notre Amicale.

- dans quelques jours, seront célébrés les fêtes de Pâques. Pour les chrétiens, Pâques évoque avant tout la semaine Sainte, durant laquelle Jésus prit son dernier repas avec les apôtres le Jeudi Saint, avant d'être crucifié le Vendredi Saint, puis ressuscité le troisième jour, dimanche de Pâques. Pour les juifs, Pâques, nommée Pessa'h, commémore l'exode des Hébreux hors d'Égypte et la liberté retrouvée pour les enfants d'Israël. Mais Pâques est également une fête païenne et représentait autrefois la célébration du printemps et le retour de la lumière après les longs mois d'hiver. L'occasion de nous retrouver en famille ou avec les voisins lors de sorties champêtres pour partager l'agneau et ...la mouna et de découvrir un texte d'un auteur en vogue dans notre bulletin.

- à la suite des différentes pages consacrées au thème « Où habitez-vous ? » et en réponse à nos nombreuses sollicitations, **Alice Polydore-Ronceau** a entrepris un travail de mémoire pour localiser les maisons d'habitations et commerces qui se trouvaient dans son quartier et nommer leurs propriétaires ou locataires et leur descendance. Le temps passe, mais les souvenirs sont à jamais gravés dans notre mémoire.

L'équipe de la Rédaction invite les lecteurs à en faire de même pour ce qui concerne leur quartier.

- enfin quelques informations sur notre 23<sup>ème</sup> rassemblement national. Inutile de vous dire que l'équipe organisatrice espère que vous serez nombreux à vouloir partager avec votre famille, vos amis quelques instants de bonheur. Venez en profiter car ils deviennent de plus en plus rares.

Bonne lecture et à bientôt.

Alain

## Pour contacter l'Amicale des Saïdéens :

### ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations...

Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini**, au siège de l'Amicale :

Amicale des Saïdéens, 1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94 - Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : [claire.lesca@orange.fr](mailto:claire.lesca@orange.fr)

### BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président...

Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association :

Amicale des Saïdéens, 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38 - Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : [amicaledesaïda@orange.fr](mailto:amicaledesaïda@orange.fr)

### ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publier

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda, 3 rue des Aphyllanthes - 34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55 - Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : [echodesaïda@gmail.com](mailto:echodesaïda@gmail.com)

## COTISATIONS

La fin du premier trimestre de l'année 2017 est proche et nous vous rappelons qu'il est temps de régler la cotisation annuelle d'adhésion à notre Amicale. Beaucoup l'ont déjà fait en nous adressant leurs vœux et nous les en remercions chaleureusement.

En réglant votre cotisation dans les premiers mois de l'année, vous éviterez, d'une part, un rappel au 4<sup>ème</sup> trimestre et, d'autre part, l'augmentation qui sera appliquée à partir du mois de juin, date de notre prochaine Assemblée générale.

« Ne jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même » tel est le premier engagement qu'il serait sympa de prendre au début de chaque année. Alors, vite à vos stylos pour établir le chèque de 20 euros minimum et plus si... et l'adresser à :

Amicale des Saïdéens -

1 Impasse Samson - 31500 Toulouse.

Encore une fois, merci de votre fidélité et de votre aide indispensables au bon fonctionnement de votre Amicale.

**Cotisation 2017 : 20 €**  
**Soutien à volonté**

Un grand merci aux très nombreux lecteurs de l'Echo de Saïda qui nous ont adressés leurs vœux pour 2017 et, surtout, leurs encouragements et félicitations qui nous font chaud au cœur. Votre soutien est une aide précieuse pour poursuivre notre action car elle renforce notre détermination à perpétuer ce merveilleux esprit fraternel entre tous les saïdiens. Ne pouvant tous les publier, et nous le regrettons, voici ci-dessous, quelques uns de vos témoignages.



LES SAÏDEENS ONT LA PAROLE

D'André Provost  
76520 Gouy

Merci pour ce numéro 138 « L'écho de Saïda » riche en informations et illustrations, notamment les pages 8 et 9 avec ce délicieux poème de Odette Tremelat-Legay, « La Blanche Anisette ». Bel article sur l'anisette et les kémias qui l'accompagnent (les caracoles en salsa !) la languanisse et les fameux toraïcos). Certains étés se révélaient chauds à tout point de vue, avec ce breuvage qui pour certains les poussaient à chanter des « Malaguena » tard dans la nuit !!

Je retiens aussi les pages 5, 6 et 7 « Notre Journal » par Claude Canales. Nous avons là un tour d'horizon qui ravive des souvenirs. J'habitais avec mes parents et grands-parents rue du Génie à Saïda « villa Jobert », à quelques encablures du « camp barracqué » mais aussi à proximité de la route qui menait au

« Vieux Saïda » après avoir longé un cimetière arabe puis des champs de melons et ensuite atteindre, bien avant le pont qui illustre la page 7 du 138....

Page 18, j'ai réellement apprécié que l'Amicale et son staff puissent « monter au créneau » concernant l'état des lieux des cimetières d'Oranie en particulier celui de Saïda (en relais du n° 21 du C.S.C.O.). Je vous avoue, à la fois, ma consternation, mon effroi et ma peine sur l'état des tombes et des caveaux de toutes ces familles de Saïda où j'allais me « recueillir » avec mes parents...

Nous sommes, mon épouse et moi-même, des adhérents « très papier » et très peu, voire pas du tout, numérique. Mais nous faisons lire, à notre progéniture, l'écho de Saïda ainsi que le bulletin du CSCO afin que cette terre, cette mémoire et nos traditions ne restent pas « une vue de l'esprit » réduite à un simple arbre généalogique.

De Dolores, Gaby, Irène, Vincent Montoya  
32000 Auch

### Hommage à maman, papa et notre frère François Montoya

Après l'indépendance de l'Algérie, papa a acheté une ferme qu'il a entretenue, aidé de ses deux fils et de maman. Tous les étés, nous aimions nous y retrouver pour partager des moments merveilleux. Les enfants adoraient cet endroit et maman nous préparait toujours de bons petits plats : paëlla, couscous et son fameux pavé au chocolat !! Nous étions une famille heureuse de se retrouver. A la mort de papa, après de longs mois et années de souffrance, mes frères ont repris la propriété, toujours aidés dans leurs tâches par maman qui n'hésitait pas à se lever aux aurores. Après plusieurs années de labeur, la retraite approchant et la fatigue aussi, il a fallu se résoudre à vendre la ferme

au grand désespoir de maman. Nous avons donc décidé, nous ses filles, de l'accueillir à tour de rôle à la maison et cela pendant 9 ans.

A l'aube de ses 100 ans, elle a rejoint papa, non sans avoir eu la joie de connaître son premier arrière-arrière-petit-fils.

Merci à tous nos amis et famille qui nous ont soutenus dans notre immense chagrin. Repose en paix, notre frère.



## LETTRE OUVERTE A EMMANUEL MACRON

Par Louis Baylé.

**P**ied-noir de la 5ème génération, j'ai été atterré et indigné par les propos de Monsieur Macron qualifiant la colonisation de l'Algérie de crime contre l'humanité. En les entendant, j'ai pensé à mon père, à mes aïeux qui reposent à Saïda, dans cette terre qu'ils ont sortie de la misère et qu'ils aimaient tant...

...Monsieur Macron, votre culture d'énarque est bien sélective. Aussi, permettez-moi de remettre votre pendule à l'heure, concernant l'histoire de l'Algérie et la détermination des divers gouvernements de gauche sous la 3e République pour développer l'œuvre française en Algérie. Les Jaurès, Ferry, Grévy et autres Carnot doivent-ils être jugés pour crime contre l'humanité ?

Et Victor Hugo, alors sénateur, défenseur du droit et des miséreux, qui prononçait le 18 mai 1879 ce discours, à l'occasion de la commémoration de l'abolition de l'esclavage :

« Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la. Prenez-la, non pour le canon, mais pour la charrue ; non pour le sabre, mais pour le commerce ; non pour la bataille, mais pour l'industrie ; non pour

la conquête, mais pour la fraternité. Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et, du même coup, résolvez vos questions sociales, changez vos prolétaires en propriétaires. Allez, faites ! Faites des routes, faites des ports, faites des villes ; croissez, cultivez, colonisez, multipliez »

C'est ce que nos ancêtres ont fait, Monsieur Macron. Comme crime contre l'humanité, il y a mieux, non ? Et encore, pour preuve, que dire au sujet de la population autochtone (arabes, berbères, juifs..), qui comptait environ un million et demi à deux millions d'habitants au XIIIe siècle, et qui en était toujours au même nombre en 1830 ? Les guerres tribales, le manque de nourriture et, surtout les épidémies ont fait qu'en six siècles, la population n'avait pas progressé. En 1962, elle était recensée à neuf millions. Drôle de génocide, Monsieur Macron ! Comment alors, en 132 ans seulement de présence française, en est-on arrivé à ce résultat ? Sinon par nos hôpitaux dans les villes et les médecins de colonisation dans les villages, fonctionnaires payés pour soigner gratuitement dans les dispensaires. Et pour ajouter

une dose de « mauvais esprit », je vous dirai qu'il ne reste aujourd'hui qu'environ deux millions d'Indiens en Amérique du Nord alors qu'ils étaient plusieurs dizaines de millions - des historiens avancent le chiffre de cinquante et plus - avant d'être exterminés puis, pour les survivants, parqués dans des réserves. Alors ?

Il est encore un fait qui nous sépare : aux États-Unis, on ne perd aucune occasion de magnifier cette colonisation à travers des films à grand spectacle, romans et autres et d'en faire une sorte d'épopée nationale ; en France, on préfère l'ignorer, la taire, parfois en rougir, souvent se repentir, comme vous venez de le faire ...

Oui, Monsieur Macron, à notre départ, nous avons laissé un pays en parfait état de marche, le plus en avance de toute l'Afrique, fruit du travail commun de tous ses habitants : autochtones, européens (pieds-noirs), fonctionnaires venus de métropole...

Où est le crime contre l'humanité ?

# Onzième lettre de la Redoute.

## Par Sylvain Galiana

Lorsque j'ai évoqué sur Facebook, par photographies interposées, la période des « Unités Territoriales », à Saïda, j'ai publié quelques clichés parmi lesquels figurait **Emile R.** En voici un autre où il est tout seul, qui va illustrer ce nouveau chapitre.



Jamais, en écrivant mes « Lettres de la Redoute », je n'aurais pensé que je pouvais encore tirer de ma mémoire les souvenirs qui vont suivre et pourtant, ils étaient là, enfouis bien au chaud, tapis dans un recoin de cette boîte insondable. Elle est prodigieuse, la mémoire ! Il suffit du conseil d'un ami, en l'occurrence celui de notre cher **Hubert**

qui veut que j'alimente notre devoir de mémoire, d'une petite nuit d'insomnie et de quelques photos jaunies pour que surgissent des ténèbres, sur la page blanche, les bribes ou les lambeaux fantomatiques d'une existence qu'on croyait oubliée.

A propos d'Emile, justement, j'avais déjà écrit quelques lignes, dans la deuxième lettre, intitulée « La Cour », quand j'avais révélé que son frère, **Richard**, mon copain d'enfance, lui subtilisait des pièces de monnaies anciennes pour me les donner et enrichir, ainsi, ma propre collection. En réalité, mon petit camarade, innocemment, lui retirait, de cette façon, « la cuillère d'argent de la bouche » car Emile était ... bijoutier de profession. Ces pièces étaient sa matière première : d'or ou d'argent, de cuivre ou de laiton. De ses mains expertes, il créait des bagues, des broches ou des colliers qu'il vendait ensuite aux femmes juives et musulmanes. Elles en raffolaient !

Je le revois encore, accroupi près de son « kanoun », posé à même le sol en terre battue, attisant les charbons à l'aide d'un soufflet ancestral. Au milieu des braises rougeoyantes, le récipient de terre qui bouillonnait du métal en fusion était retiré précautionneusement pour en verser ensuite le contenu dans l'un des différents moules disposés à portée de mains. Meules, limes, brosses, et pinces complétaient son outillage rudimentaire. Son échoppe minuscule, une espèce de gourbi au plafond très bas, l'obligeait à se tenir courbé, accentuant la voussure naturelle de son dos, héritée sans doute des gènes paternels. Cet atelier de fortune était situé dans cette rue en pente qui descendait jusqu'à la mairie, cette rue qui débutait derrière le dispensaire, devenu par la suite, le commissariat.

Rappelez-vous ! Il y avait aussi, à proximité, dans un



coin reculé, un endroit très particulier, éclairé à la nuit tombée par une petite lumière rouge bien connue de tous les amateurs en mal d'amour : c'était le « 16 » ignoré des jeunes filles de belle famille mais courtisé (ou pas) par les ados non-initiés ou les gars de la Légion Etrangère expérimentés (ou pas). Peut-être y avait-il, également, quelques messieurs célibataires ou mariés, privés d'affections féminines ... Mais ça, je ne pourrais ni l'affirmer, ni donner de noms, n'ayant moi-même jamais mis les pieds, en cet endroit.

Bref, pour en revenir à notre Emile, l'aîné d'une famille de six enfants, je vous dirais que, finalement, sa petite entreprise ne devait pas si mal marcher puisqu'il se trouva, un jour, propriétaire d'un joli magasin, avec vitrine et comptoir, ayant donc pignon sur rue où il vendait linges, vêtements et tissus. Il était situé dans la rue précédente, celle qui passait devant le dispensaire devenu commissariat, celle qui passait devant la boulangerie Azincot, enfin, celle qui passait devant le domicile de mon ami, **Jacky B.**, lequel habitait avec son oncle **Max**, le chauffeur de l'ambulance de l'hôpital. Là, inmanquablement, on voyait le grand-père de Jacky, assis sur sa chaise, prenant le frais dans sa tenue traditionnelle, sarouel, chéchia sur la tête et babouches aux pieds.

J'ai cité, intentionnellement, deux fois le dispensaire devenu commissariat. Pourquoi, me demanderez-vous ? Parce que j'y ai deux souvenirs personnels marquants : le premier, lorsque je vis pour la première fois, en chair et en os, au beau milieu de l'été, dans une cour que je ne dévoilerai pas mais où se trouvait un baquet rempli d'eau, les poitrines dénudées de deux belles jeunes filles qui se baignaient. Une image aussi belle que la peinture de Degas, intitulée « Les Baigneuses » !!! Le second, lorsque dans les premiers jours de la rentrée scolaire, nous allions avec la classe passer la visite médicale. C'est là qu'officialiait la belle **Manou**, Manou au beau visage. Dans sa robe d'infirmière, toute blanche, avec sa coiffe blanche dans les cheveux, elle ressemblait à une Madone et elle nous intimidait beaucoup. Je ne savais pas, à l'époque, avant la grande « déchirure », qu'elle deviendrait Madame **Charly P.** et qu'elle serait avec son mari, les témoins de mon propre mariage, à Lannemezan, en 1964.



# RASSEMBLEMENT 2017

Du 3 au 5 juin 2017, durant le week-end de Pentecôte, aura lieu le vingt troisième rassemblement national de notre Amicale. Afin de ne pas perturber les bonnes habitudes prises au cours des dernières années par nos adhérents, les festivités auront lieu, encore une fois, au Village Camarguais aux portes de la commune d'Arles.

Nous invitons le maximum de personnes, désireuses de passer deux journées agréables, en bonne compagnie, de nous rejoindre.

Nous renouvelons notre proposition de prendre en charge les frais de transport pour celles et ceux qui se regrouperaient afin de se déplacer en autocar. Ainsi vous ménagerez votre santé, circulerez en sécurité et serez en pleine forme pour partager les bons moments prévus au cours de ce week-end.

N'hésitez pas à nous contacter pour mener à bien ce projet.

*Un bus est déjà affrété au départ de Toulouse et peut prendre les personnes intéressées sur le parcours. Prendre contact avec Marie-Claire Génolini (06 88 56 73 88 ou par mail à [marie-claire.genolini@wanadoo.fr](mailto:marie-claire.genolini@wanadoo.fr))*

## 1

Choisissez la durée de votre séjour (une des 7 options ci-dessous)

**Option 1 :** « Week-end vacances » du samedi 3 juin 16h00 jusqu'au lundi 5 juin après le petit déjeuner

**Option 2 :** du samedi après-midi au dimanche soir après le dîner

**Option 3 :** du samedi après-midi au dimanche après-midi après le déjeuner

**Option 4 :** forfait dimanche (apéritif + déjeuner + dîner)

**Option 5 :** Tout le dimanche (option 4) + nuit du dimanche au lundi avec petit déjeuner du lundi matin

**Option 6 :** Repas du dimanche midi

**Option 7 :** Dîner du samedi soir et/ou du dimanche soir (prix par dîner)

## 2

En fonction du nombre de personnes (base), voyez le montant de votre participation

BASE →	A - Seul(e)	B - Couple	C - 3 personnes	D - 4 personnes	E - Enfants*
Option 1	200 €	300 €	440 €	550 €	75 €
Option 2	150 €	260 €	370 €	470 €	50 €
Option 3	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €
Option 4	60 €	120 €	180 €	240 €	25 €
Option 5	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €
Option 6	35 €	70 €	105 €	140 €	15 €
Option 7	28 €	56 €	84 €	112 €	10 €

\* Prix par enfant de 4 à 12 ans - Gratuité pour les enfants de 0 à 4 ans

## 3

Remplissez le bulletin d'inscription (feuille jaune jointe à ce journal), en indiquant votre N° « OPTION » et votre lettre « BASE »

*Exemple :*

*pour un couple qui vient du samedi après-midi au dimanche soir après le dîner : option 2, base B*

## 4

Envoyez votre bulletin d'inscription, avec votre chèque (ou vos chèques, si vous choisissez un paiement échelonné) à :  
Alain Crach - Amicale de Saïda - 7 rue des Anémones - 34000 MONTPELLIER

**Important : dates limites d'inscription**  
**9 mai 2017** pour hébergement + repas  
**24 mai 2017** pour les repas uniquement (sans hébergement)

## Programme

### Samedi 3 juin

À partir de 16h00 : accueil, remise des badges  
et répartition des hébergements  
18h00 : Assemblée générale dans les salons Frédéric Mistral  
20h30 : dîner au restaurant Le Forum, puis soirée Bodéga

### Dimanche 4 juin

À partir de 7h30 : petit déjeuner (Restaurant Le Forum)  
À partir de 9h00 : accueil  
10h30 : office interreligieux suivi de la Messe  
(salon Frédéric Mistral)  
12h00 : apéritif  
13h00 : déjeuner dans la salle Marie Mauron  
Après-midi libre  
20h00 : dîner dansant dans la salle Marie Mauron  
avec une surprise musicale...

### Lundi 5 juin :

À partir de 7h30 : petit déjeuner (Restaurant Le Forum)  
Départ du site dans le courant de la matinée



### Paiement échelonné :

Dans le dernier Écho, le n°138, il était proposé aux adhérents intéressés par un règlement échelonné de se faire connaître auprès des organisateurs. Certains l'ont fait, d'autres n'ont pas jugé utile de se manifester. Persuadés que certains d'entre vous n'ont pas vu le temps passer, et sont peut-être embarrassés... nous leur rappelons qu'un manque ponctuel de disponibilités financières ne doit pas être un frein à la participation à notre rassemblement. Il est encore possible de bénéficier de cet avantage, à condition toutefois de retourner votre bulletin d'inscription dans les meilleurs délais.



### Annulation/Modification

Les frais de séjour incluent les hébergements et les diverses prestations telles que la restauration, les locations de salle et matériel, l'animation... Ces montants ont fait l'objet d'un contrat signé entre l'Agence du « Village Camarguais » et l'Amicale le 7 janvier 2017. Le nombre exact de participants et la nature des prestations seront fixés définitivement le 9 mai 2017. À partir de cette date, toute modification ou annulation, sauf cas de force majeure, fera l'objet des retenues financières suivantes :

- Du 10 mai au 24 mai : 50 % du prix total de l'option choisie.
- Du 25 mai au 31 mai : 75 % du prix total de l'option choisie.
- Après le 1<sup>er</sup> juin : 100 % du prix total de l'option choisie.

### Pour venir au Village Camarguais :

Quelle que soit votre provenance, vous ne pouvez arriver que par la N113/E 80. Prenez la **sortie n°6 « Arles-Fourchon »** et suivez les indications : Hôpital Imbert et Domaine Maeva (Saïda).

Adresse :

Mas de Véran -  
Quartier de Fourchon  
13200 Arles  
Tél : 04 90 18 49 49

Pour tout renseignement complémentaire, pour les cas particuliers éventuels, contactez  
**Alain et Alice Crach : 04 67 64 00 38 ou 06 83 86 05 71,**  
ou par courrier électronique : [amicaledesaïda@orange.fr](mailto:amicaledesaïda@orange.fr)



# IL ÉTAIT UNE FOIS... NAZEREG-FLINOIS



Josette et Joséphine Saëz-Ayala

**N**azereg, petite bourgade créée en 1871 par une communauté d'Alsaciens Lorrains qui ont fui l'occupant allemand en 1870. Elle est située à 743 mètres d'altitude à une dizaine de kilomètres avant d'arriver à Saïda dans une contrée semi-aride au climat sec et froid. Il y fait froid l'hiver et la neige tombe quelquefois avec abondance. L'été est très chaud, jusqu'à 48 degrés à l'ombre.

A l'origine, 1.087 hectares ont été divisés en 43 concessions agricoles et 2 lots industriels. On y pratique surtout la culture céréalière, notamment le maïs développé grâce à des eaux souterraines.

Dans mon enfance, j'ai connu en plus des céréales, les cultures maraîchères, la vigne qui produisait du bon vin, les oliviers avec la cueillette des olives charnues que l'on transformait en huile dans l'huilerie des frères Brémond. Je pense encore aux nombreux arbres fruitiers qui faisaient notre régal en saison.

Cette petite bourgade comprenait 316 habitants en 1881 et 664 habitants en 1901. Combien d'habitants à notre départ d'Algérie ? Je n'ai pas trouvé la réponse. A vous lecteurs nazerégois de la donner si vous la connaissez ?

## RAN-TAN-PLAN!

par Frédérique Saëz



Le Garde-Champêtre et son gros tambour déambule dans les rues du village et le roulement retentit. Calmement mais fortement, il agite ses baguettes pour annoncer d'un air important et majestueux « la Nouvelle ».

Ran-tan-plan ! Avis à la population !  
«*Les cérémonies du 11 Novembre pour commémorer l'armistice et la fin de la première guerre mondiale se tiendront ce même jour à 10 heures au Monument*

*aux morts !*»

Ran-tan-plan ! «*Venez nombreux, nous comptons sur vous.*»

Tous les gamins se précipitent dans son sillage et l'accompagnent en chahutant. Un grand coup de tambour et son regard courroucé les stoppent dans leur élan.

Les mamans pointent leur nez aux fenêtres, les grands-mères sortent sur le pas de leurs portes, les badauds se figent sur les trottoirs et écoutent avec attention.

Je n'ai jamais su le nom de notre garde-champêtre. Il me semble qu'il était reconnaissable à son tambour avec lequel il faisait corps. Le reste du temps, on ne le remarquait pas.

Je viens d'apprendre en faisant mes recherches qu'il était, où il habitait. **Bernadette Badey-Saëz**, ma cousine, me dit qu'il faut l'associer à Madame **Niessen** et à **Anne-Marie Deluquet**, une copine de classe que je n'ai plus jamais revue. Nous l'invitions bien souvent à la ferme le jeudi jour de congé. Elle confectionnait avec nous marmites, assiettes et casseroles en argile, séchées au soleil. Cette vaisselle rustique faisait notre joie pour jouer à la dînette. Pièces fragiles que nous manipulions avec délicatesse pour en profiter le plus longtemps possible.

Que de bons moments passés ensemble. S'en souvient-elle encore ?

## La petite école du village

par Frédérique Saëz

Des rentrées scolaires, il y en a tellement eu dans ma vie; élève d'abord, enseignante ensuite, j'ai repris le chemin de l'école, chaque année, après les vacances, pendant 52

ans. A chaque fois pourtant, j'ai retrouvé ce sentiment de joie empreint de nostalgie de la rentrée.

Dans cette petite école de village perdu dans la campagne algérienne où nous apprenions l'histoire de la France et les valeurs qui l'ont forgée, nous avons été éduquées, instruites, respectées et aimées.

Mon premier contact avec l'école, je m'en souviendrai toujours.

Mmes X, Aboudaram et Joulié



25 Avril 1946, j'ai cinq ans et je ne pense qu'à une chose, aller à l'école pour apprendre à lire. Six mois après, le jour de la rentrée en octobre 1946, maman m'y conduit. J'ai un joli tablier à carreaux bleu et blanc, un nœud bleu dans mes cheveux et un cartable tout neuf. Maman pénètre

dans le bureau de la Directrice, Mme **Amsalem**, qui habite l'école et procède aux inscriptions. Elle examine le livret de famille avec attention et s'exclame vivement :

« *Mais je ne peux pas la garder, elle n'a pas encore six ans. Revenez à la rentrée prochaine* ».

Maman essaie de discuter, de faire valoir qu'en octobre 1947, j'aurai six ans et demie. Rien n'y fait, la directrice reste intransigeante et c'est une petite « chose », effondrée et sanglotante qu'elle ramène à la maison. L'année suivante, je suis très fière, je ne serai pas refoulée et Maman a pris les devants depuis plusieurs jours. C'est en donnant la main à ma sœur Christiane, douze ans, que je fais ma rentrée. J'ai encore un petit tablier bleu et blanc car je suis vouée aux couleurs de la vierge depuis ma plus tendre enfance à la suite d'une grave maladie dont j'ai réchappé. J'aborde cette année de CP avec beaucoup de joie. Je vais enfin savoir lire et écrire.

Avec Christiane, nous partons tous les matins chargées de nos cartables et du panier contenant le repas que nous prenons ensemble sous le préau de l'école.



Quelle année merveilleuse dans l'ombre de ma grande sœur, mon idole, si belle, si gaie, si sûre d'elle alors que timide, j'ose tout juste parler. Pourtant, c'est à

l'école que je m'exprime : je lis, j'apprends, je m'applique, je deviens une « grande ».

Bientôt, c'est à mon tour de jouer le rôle de l'aînée et de partir le matin avec mon cartable et le panier du déjeuner accompagnée de mes deux petites sœurs Amicie appelée Missette et Monique la petite dernière. Celle-ci est l'objet de tous nos soins. On porte son cartable à tour de rôle, on la tire par la main. Trois kilomètres sont bien trop longs pour ses petites jambes.

Six ans, huit ans, dix ans, nous partons par tous les temps le matin tôt et il n'y a que l'hiver (un gros mois de frimas) où Papa fait atteler la calèche pour que Djilali ou Mohamed nous accompagne à l'école, les jambes



recouvertes d'une chaude couverture de laine. Pendant les journées froides et quelques fois enneigées, le maître et directeur de l'école nous permet de manger dans la classe. En contrepartie, nous devons recharger le poêle à bois et veiller à ce que la classe soit propre pour accueillir

les élèves l'après-midi.

Gardienne des lieux pendant ce court intermède, je joue à la « maîtresse », j'écris au tableau, je fais la lecture à voix haute à mes sœurs, avec en prime, l'odeur caractéristique de la craie effacée, qui recouvre nos mains et nos vêtements d'une fine pellicule blanchâtre. C'est ainsi que quelques années plus tard, devenue enseignante moi-même, c'est toujours avec la même émotion que j'entre dans ma classe, bien avant les élèves, pour me plonger avec délice dans cette atmosphère si particulière, oubliant tout, pour me préparer

et me consacrer à ma journée de classe.

Cette petite école de campagne, comme je l'aime ! Le maître très attentif à chacun de nous veille à notre épanouissement. Il nous instruit, nous éduque avec ce petit plus qui plus tard, fait que nous serons plusieurs à nous engager dans la voie de l'enseignement. Les semaines coulent tranquillement. C'est le temps des « leçons de choses » que l'on réalise souvent en pleine nature désertant la classe pour aller observer de près dans le ruisseau voisin, les têtards et leur métamorphose en grenouilles, la pousse des légumes dans le jardin potager de l'école, entretenu par les grands garçons de « fin d'étude ».

L'année scolaire est sanctionnée par « l'examen d'entrée en sixième » et le « certificat d'étude » pour les plus âgés qui n'iront jamais plus loin. Ils entreront dans la vie active à l'âge de quatorze ans. En plus des épreuves de français, mathématiques, histoire, géographie, sciences naturelles, nous nous préparons aux épreuves sportives, au chant avec la mémorisation obligatoire de notre hymne national « La Marseillaise ». Il y a également pour les filles un point de couture à présenter et c'est dès le mois de mai que nous nous exerçons à réaliser ourlets, surjets, boutonnières..., assises à l'ombre des platanes de la cour de l'école, deux après-midis par semaine, après la récréation, c'est-à-dire de 15 heures 15 à 16 heures 30.

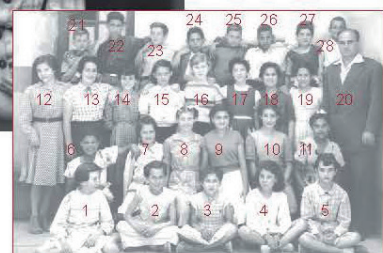
L'entraînement aux épreuves sportives est encore un moment privilégié. Nous occupons carrément la rue devant l'école, peu fréquentée à cette époque, les véhicules à moteurs étant très rares.

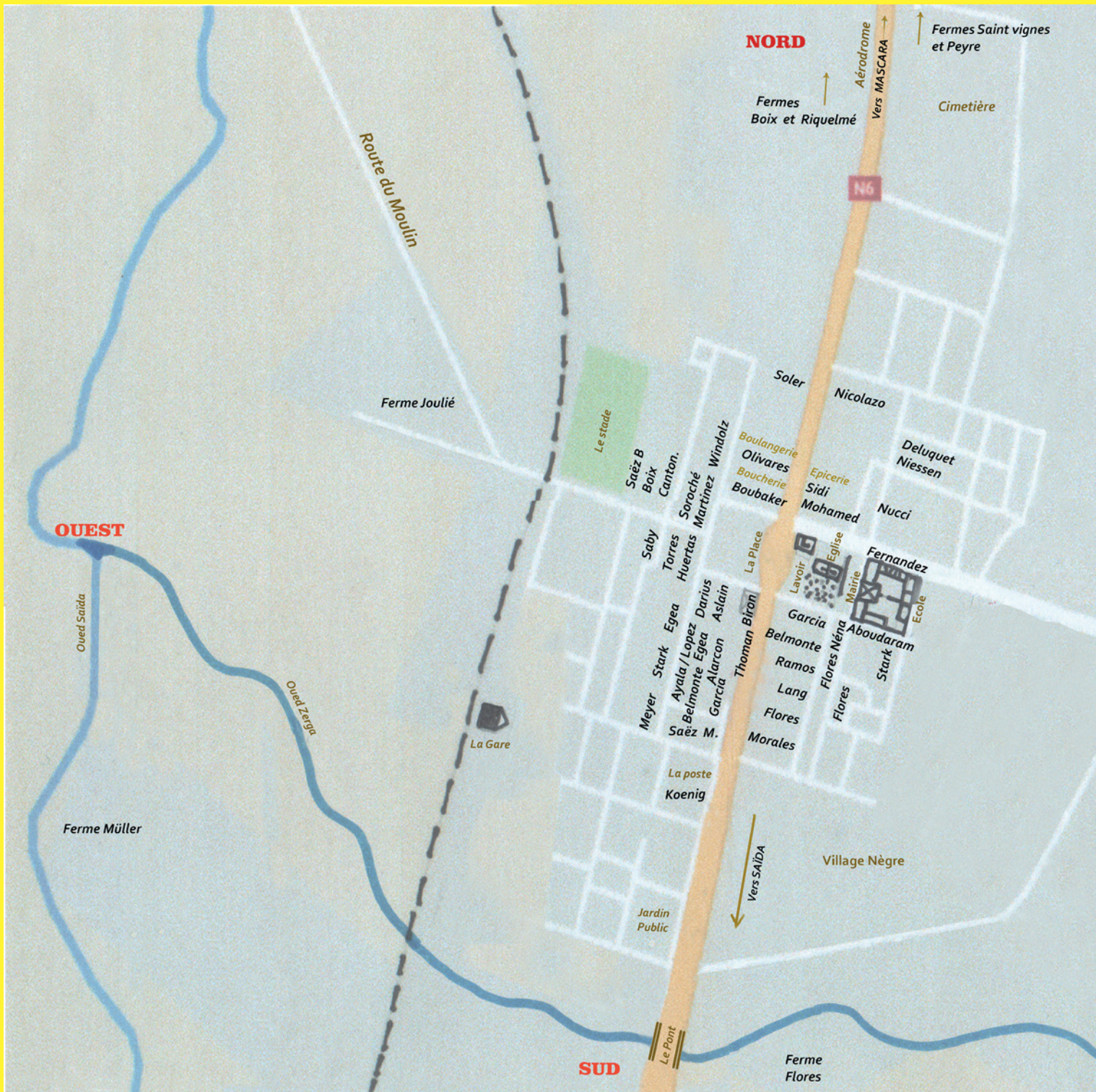
Nous installons les poteaux pour le saut en hauteur, les limites pour la course de vitesse du cent mètres et le lancer de poids. Filles et garçons à tour de rôle, nous nous efforçons de nous dépasser pour nous entendre



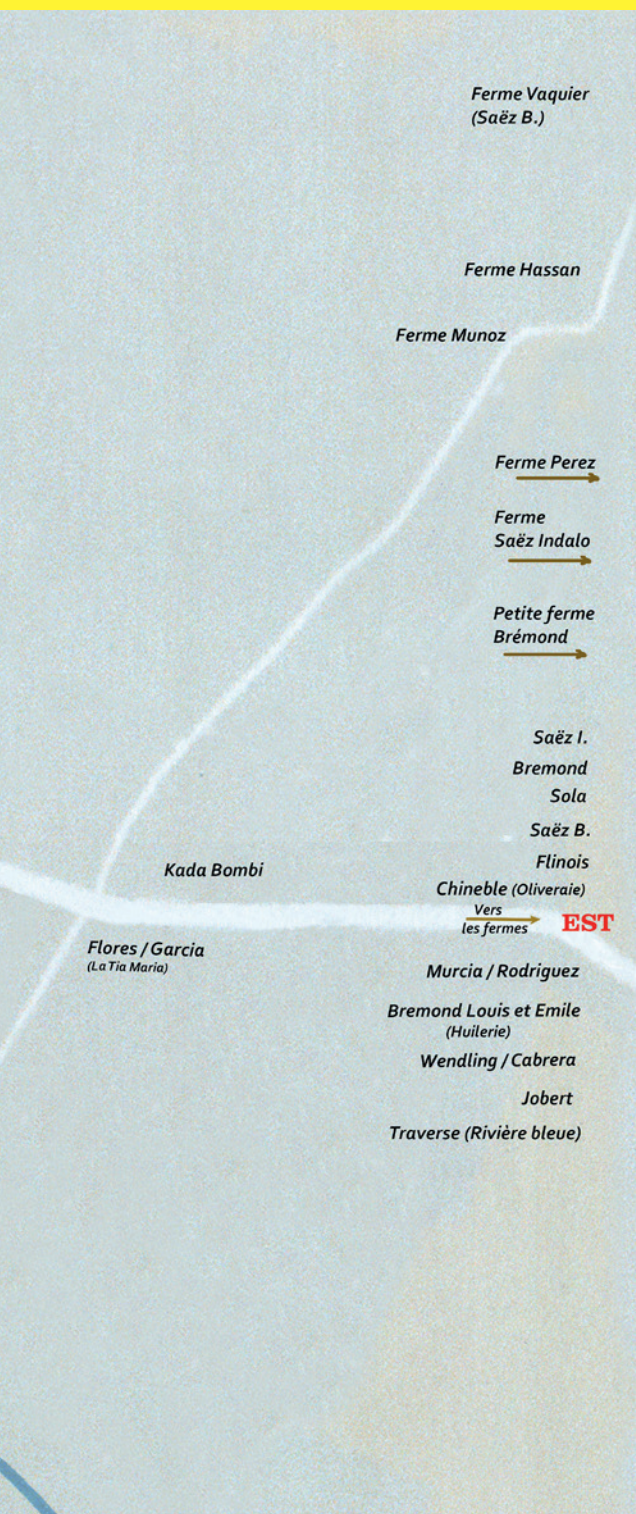
### Année 1953-1954 / Cours élémentaire 2 - Cours moyen 1 et 2

1 : Amandine Ayala - 2 : Amicie Saëz - 3 : Monique Saëz - 4 : Mercédès  
5 : Colette Nucci - 7 : Francine Garcia - 8 : Jeannine Ramos - 9 : Armande Canton  
10 : Isabelle Montoya - 12 : Joséphine Florès - 13 : Marie-Jeanne Florès  
14 : Liliane Saëz - 15 : Adrienne Saby - 16 : Annie Biron - 17 : Odile Darius  
18 : Marie-Rose Alarcon - 20 : Maurice Aboudaram 21 - Robert Saëz  
23 : Fernand Florès - 25 : Charles Saëz - 27 - Marcel Muller - 28 : Jean-Louis Saby





Plan réalisé en collaboration par André Ayala, Bernadette Badey-Saëz, Frédérique Saëz et Amicie Allène-Saëz.



dire « *c'est bien, tu as encore progressé* ». Ces quelques mots suffisent à stimuler notre ardeur. Fatigués mais satisfaits, nous retournons en classe afin de terminer notre journée. Une page de lecture pour le retour au calme, les leçons et devoirs à noter sur notre cahier de textes pour le lendemain et nous sommes prêts à partir. Le rang se forme, sans bruit, sans bousculade. Nous avançons en ordre, traversons toute la cour, le préau, jusqu'à la sortie.

Le maître se tient là disant au revoir à chacun de nous, nous recommandant de bien faire nos devoirs.

Ce n'est qu'une fois la porte franchie que nous nous permettons de parler, crier, nous interpeller. Des petits groupes se forment selon la destination de chacun. Pour mes deux sœurs et moi-même, le chemin du retour fait partie des bons moments de notre enfance. Nous sommes plusieurs à l'emprunter, tous de la même famille. Cousins et cousines de tout âge de six à douze ans prennent cette même direction, les fermes respectives se situant les unes après les autres sur une dizaine de kilomètres. Nous sommes donc très nombreux au départ et c'est là où nous faisons le plus de bêtises, nous entraînant mutuellement.

Je repense aux petits chapardages dans le verger de « Kadda Bombi » situé juste en haut de la côte, à la sortie de Nazereg, sur la route du Poirier. Après avoir dépassé le cantonnier du village qui casse les pierres sur le bord du chemin, nous savons que personne ne peut nous voir.

Tapis au fond du fossé, nous laissons les petits pour guetter pendant que les plus grands chargent leurs poches de fruits délicieux généralement tombés au sol. Le moindre bruit, le moindre cri, provoque notre fuite, les plus petits prenant les devants pour ne pas être distancés. Comme une volée de moineaux, nous partons « nous poser un peu plus loin » afin de partager notre cueillette en riant du bon tour que nous avons joué une fois de plus à Mr « Kadda Bombi ». Pourtant, ce cher monsieur nous réserve une surprise. Lassé de nos intrusions répétées dans son champ, il nous attend ce jour-là sur son cheval pour être sûr de nous rattraper. A peine entrés sur le terrain, le signal d'alarme est donné et nous voilà courant à toute vitesse sur la route déserte heureusement, ne tournant surtout pas la tête, en essayant d'échapper à notre poursuivant. Nos quatre cousins, quatre frères, Jean- Pierre, Mimi, Charlie et Robert ne pouvant pas prendre la déviation à gauche qui les conduirait chez eux et un peu paniqués, il est vrai, par cette aventure, poursuivent le chemin avec nous. Kadda Bombi n'est pas pressé, il chevauche au petit trop derrière nous. Ce qui l'intéresse c'est de voir nos parents pour nous donner une bonne leçon et il jubile de nous sentir à bout de souffle. Nous sommes effrayés à l'idée que nos méfaits soient découverts. Ainsi, courant, soufflant, nous arrivons en vue de notre maison. Hélène nous a quittés depuis longtemps sous l'oeil indifférent de Kadda Bombi. Il en est de même pour Joséphine et Damien qui poursuivent leur trajet vers leur domicile situé beaucoup plus loin. Nous sommes, mes cousins, mes sœurs et moi, le groupe le plus important et donc le plus intéressant à suivre. Arrivés au grand galop devant la maison, poursuivis par le cavalier, nous attirons l'attention de maman qui se précipite au-devant de nous.

Sans rien dire et presque en la bousculant, nous en-



Mmes Fernandez-Blasco, Aboudaram et Joulié.

trons dans la maison, suant, soufflant, pour nous cacher sous les lits, derrière une porte, dans un placard, comme les sept biquets de l'histoire. Le souffle court mais l'oreille attentive, nous entendons Maman qui parle en arabe avec notre poursuivant et bien sûr, nous suivons toute la conversation. Maman présente ses excuses à Mr Kadda Bombi en l'assurant que nous serons punis, qu'elle relatera ce qui s'est passé à notre père, notre oncle et notre tante et jamais plus, elle s'y engage, nous ne recommencerons. Rassuré, il repart en laissant maman très mécontente et

notre vie quand on ne les attend pas et pour notre plus grande joie.

## L'école de Nazereg

par Amicie Saëz

C'était une grande bâtisse blanche, en haut de l'église, face au Monument aux morts et au terrain boisé des joueurs de boules. Elle y était encore en 2010 mais transformée en habitations.

### Ma scolarité à Nazereg, d'octobre 1948 à juin 1954.

Lorsque je descendais de ma ferme avec mes deux sœurs, après 3 kilomètres sur la route du « Poirier » en terre caillasse, l'arrière de l'école, basse et longue, apparaissait en bas de la côte. Quelques arbres et un ruisseau la bordaient. Un éparpillement d'enfants s'égayait devant puis s'engouffrait sous les deux préaux, les plus jeunes dans l'école de filles, les plus grands dans l'école de garçons. La mixité était déjà adoptée.

Le rythme scolaire ne nous a jamais posé de problème : du lundi au samedi après-midi de 8h30 à 11h30 et de 13h30 à 16h30. Le jeudi, jour de congé, passait bien vite.

On allait déposer nos cartables, bien alignés, devant les classes.

Madame Fernandez, aidée par madame Joulié avait la section enfantine et le CP.



Madame Amsalem, remplacée plus tard par Madame Aboudaram, le CE1 et CE2.

Monsieur Portner puis Monsieur Aboudaram, à l'école de garçons assuraient le CM1, CM2, Cours Supérieur, Certificat d'études 1 et 2. Combien étions-nous ?

Je ne peux le dire avec certitude !

Entre 20 à 25 enfants par classe.

Je me rappelle davantage des récréations que de l'enseignement.

Je pense qu'il devait être bon compte tenu des résultats obtenus par cette jeunesse turbulente mais disciplinée sous la fermeté de nos maîtres.

Dans la cour, les jeux suivaient les saisons :

La marelle avec son palet, les rondes chantées, les courses « gendarmes-voleurs » et « trap-trap », les billes, les noyaux d'abricot colorés, les 5 osselets d'agneau ou en pierres rondes poncées, la corde à sauter, le ballon prisonnier, le jeu du mouchoir et pendant l'interclasse, la table de ping-pong sous le préau des garçons.

Quel temps heureux ! Celui de l'enfance saine, insouciante éprise de liberté, vivant tous à la campagne.



### Année 1956 / Cours élémentaire 1

5 : André Garcia - 10 : Gaby Lucas - 12 : Fernandez - 13 : Jany Saëz  
19 : José Saëz - 21 : André Ayala - 23 : Mercédès

je vous laisse imaginer la suite. Nous avons eu droit à une leçon de bonne conduite et mes cousins, pressés de rentrer chez eux, car ils ont encore un long chemin à faire ne s'attardent pas d'avantage. Cet incident a sonné la fin de nos chapardages dans le verger voisin et bien que tout penauds, nous en avons beaucoup ri ensuite et égayé nos retours sur la route du poirier avec d'autres sottises beaucoup moins graves, mais tout aussi amusantes.

Ces années faites de travail, de jeux, de bons moments en famille, avec les copines et copains, font partie, comme pour la plupart des enfants, des meilleurs souvenirs enfouis au fond de nous, mais qui resurgissent brutalement dans

Si nous étions punis, nos parents n'en savaient rien car leur punition s'ajoutait à celle du maître.

C'est pourquoi, mes parents n'ont jamais su que Madame **Amsalem** me gardait souvent, après 11h30, dans la classe du CE1, pour refaire et encore refaire mes opé-

précipitais à sa rencontre pour lui montrer mon ardoise. « *C'est juste, tu peux partir !* »

Quel choc dans ma petite tête de 7 ans. Je venais de comprendre que la cause de ma punition n'était pas le résultat de mon calcul, mais autre chose ! Quoi d'autre ?



#### Année 1955-1956 / Cours moyen - Cours supérieur

1 : Damien Florès - 2 : Chantal Nucci - 3 : Michel Aboudaram - 4 : Josette Saëz  
5 : Monique Saëz - 6 : Gilou Garcia - 8 : Francine Garcia - 12 : Jean Ramos  
13 : Mercédès - 14 : Antoine Belmonte - 15 : Robert Saëz - 16 : Badra  
17 : Colette Nucci - 18 : Armandine Ayala - 19 : Isabelle Montoya  
20 : Jean-Louis Saby - 23 : Maurice Aboudaram



rations de calcul sur l'ardoise. Mes deux sœurs Frédérique et Monique ont gardé le secret.

Dans cette classe régnait l'ordre, le travail et le silence. Pour les deux premières règles cela allait mais le silence, c'était plus dur pour moi !

J'étais assise au dernier banc de la deuxième rangée avec ma copine **Francine Garcia**, nous avions des opérations à faire sur l'ardoise. Ma vivacité a toujours été reconnue mais l'étourderie l'accompagnait souvent. La maitresse me gardait à l'heure du repas. J'étais seule dans la classe, pour refaire mon travail qu'elle jugeait faux et elle partait chez elle. Son appartement était à côté de la classe dans la cour. Je faisais et refaisais les opérations mais trouvais toujours le même résultat. J'allais le lui montrer, un peu intimidée mais pressée de partir. Elle me renvoyait à ma place.

« *Retourne les refaire, c'est encore faux !* »

Pendant ce temps, sous le préau des garçons, mes sœurs mangeaient le repas préparé par notre mère dans un joli panier d'osier. Les jours plus froids, nous mangions dans la classe près du poêle.

Frédérique, inquiète de me voir si longtemps isolée, me portait ma barre de chocolat pour que je tiens le coup. Elle passait par l'extérieur de l'école pour ne pas être vue et me la glissait par la fenêtre. Derrière il y avait un champ avec quelques arbres et beaucoup d'oiseaux. Cela a bercé plus d'une fois mon ennui.

Un jour « béni des Dieux », je vis Monsieur **Amsalem** traverser la cour et rentrer chez lui pour déjeuner. Je me

Je n'ai jamais su.

Pendant quelques temps, je ne refaisais plus mes calculs et attendais patiemment le passage du mari. Un sentiment d'injustice et de colère m'a habitée longtemps, légèrement atténué par la jubilation de me moquer de ma vieille maitresse. Je ne sais combien de temps a duré cet acharnement mais cela n'a pas perturbé ma scolarité ni créé en moi des rancœurs.

Mon enfance à Nazereg s'est déroulée dans un climat de joie, de jeux, de sport et de bonheur dans ce petit village où tout le monde se connaissait.

De 1940 à 1957 l'école de Nazereg a vu passer entre ses murs 17 enfants **Saëz** pour leur plus grand bonheur.

## A L'école

par Monique Saëz

J'ai 8 ans.... leçon de grammaire, analyse du verbe : « en promenade nous chantons à tue-tête.... » Debout sur l'estrade, je décline d'un ton assuré « *verbe du premier groupe, temps présent, mode indicatif, 1ere personne du pluriel, etc* » Madame **Aboudaram**, notre institutrice, pensive, interroge « *temps ?* » je marque une courte hésitation puis me précipite à la fenêtre, largement ouverte sur les champs environnants, lève les yeux au ciel et répond « *je crois qu'il va pleuvoir aujourd'hui, Maîtresse !* »

## Ce soir, c'est la fête

par Monique Saëz

14 Juillet, c'est la fête à Saïda .... Bien sûr il y aura le bal pour ma grande sœur Christiane 19 ans, mais nous les petites, nous rêvons déjà depuis plusieurs jours, des baraques foraines, barbes à papa, pommes d'amour, mais surtout du manège !...dans notre campagne, ces festivités sont un événement. Nous avons hâte d'enfiler nos jolies robes « du dimanche », col claudine et manches ballons, et les sandalettes à bride, blanchies depuis le matin au blanc d'Espagne.... Mais attention, à chausser en toute dernière minute pour ne pas les salir sur la terre battue entourant la ferme. Vite, vite, c'est l'heure ! Papa et maman à l'avant de la Rosalie de couleur vert bouteille, les quatre filles entassées à l'arrière... On arrive ! les lumières, les guirlandes, la musique, « la foule ».... Ah quelle joie ! mais tout à coup ma sœur Christiane s'exclame, « *Monique a gardé ses espadrilles...* » trouées au gros orteil, la HONTE ! Triste soirée, assise sur une chaise, tentant de cacher mes pieds sous la table, vexée, peinée, punie pour trop d'obéissance.... Mes sœurs, mes cousins et cousines jouent entre les tables, vont et viennent, d'un stand à l'autre. Puis Amicie arrive, volant à mon secours, des lumières dans les yeux « *Maman, il y a une autruche dans le manège, avec un gros ventre..... on ne verra pas les pieds de Monique !* » Ma soeurette, se sentant un peu responsable de ma mésaventure, elle qui se chargeait d'acheter nos espadrilles au village. Deux ans d'écart c'est forcément une taille de plus pour elle et une de moins pour moi alors que nous avions la même pointure... évidemment ! Ah que de complicité et d'amour avons-nous partagés !

## Nos matins d'hiver

par Monique Saëz



Nous faisons habituellement à pied, le trajet qui nous sépare de la ferme à l'école .... 2 kms 500 environ. L'hiver, chaussées de bottillons à lacets, de grosses chaussettes de laine montant au genou, nous sentons le froid piquant sur les joues et nos cuisses, nos pas crissent sur les herbes givrées du sentier.

Certains jours de grand froid, Djillali que nous avons toujours connu auprès de mon père, attelle Marquise, la belle jument arabe de Maman, au petit cabriolet bâché..... et, bercés, nous empruntons la route de terre qui nous mène à Nazereg....Super ! Mais quelquefois aussi, quand papa se rend à Saïda de très bonne heure, bien avant l'heure de l'école, il nous amène en voiture et nous dépose dans la boulangerie de Monsieur Olivares. Nous nous immergeons immédiatement dans une chaude, odorante et réconfortante chaleur. Le bois crépite et de belles flammes montent dans la chemi-



née. Amicie et moi, sagement assises sur le banc, savourons ces instants.... Il arrive que Monsieur Olivares nous tende une délicieuse brioche, ronde, surmontée d'un petit chapeau, dorée, dodue et délicieuse....Depuis, la brioche, c'est ma Madeleine !

## CONFÉRENCE CANET-PLAGE

À la demande de l'Association Canétoise des Pieds Noirs et leurs Amis (ACAPNA), notre Président d'Honneur (Loulou) et Marie-Claire Génolini-Alène ont repris le chemin de l'école. Le 17 décembre 2016, dans la salle de l'Écoute du Port située à la Capitainerie de Canet-Plage, ils ont tenu une conférence sur le thème : " Saïda, petite ville à la française ". Il est inutile de rappeler, sauf pour les plus jeunes et/ou pour les anciens qui auraient oublié, le travail formidable, phénoménal réalisé par nos deux conférenciers pour réaliser ce film-vidéo intitulé « Saïda l'heureuse ». C'est l'histoire de Saïda et ses environs, composée à partir de documents originaux divers (plans, cartes, photos,...).« *Avec ce film, nous laisserons une trace vivante de notre histoire « là-bas », concrète, authentique, ô combien importante pour la mémoire. Et nos enfants, petits et arrière-petits-enfants, pourront se forger une autre image de leur pays d'origine que celle que leur donnent les livres d'histoire* », C'est en



ces termes qu'était présenté cet ouvrage en 2003. Les adhérents de l'ACAPNA et les quelques Saïdéens présents ont pu apprécier le travail et admettre que nous avons la plus belle Mairie, la plus belle Église, le plus beau Monument aux Morts,... n'est-ce pas Loulou ?

# La Mouna

par Robert Aznal

Nous habitions alors, à Saïda, un petit appartement donnant sur une cour de terre battue que nous partageons avec nos voisins, «Les Escudié». Cette demeure est inséparable de mes premières impressions d'enfance, de mes premières émotions.

Les préparatifs avaient commencé la semaine précédente, par la présence d'un mouton dans la cour. Pour nous, enfants, c'était une joie folle dès qu'un animal, poule, lapin, cochon, dindon... arrivait à la maison. Nous nous les attribuions et leur donnions un nom, si bien que, le moment venu de les sacrifier, c'était un véritable drame avec pleurs, cris «assassin» et prières à genoux au petit Jésus pour essayer de les sauver. Cependant, cela ne nous empêchait pas de les déguster lors du repas.

Maman passait un temps infini à la cuisine, à la préparation des repas et des pâtisseries. Pour les fêtes, elle confectionnait des oreillettes, des mantécaos, des rochers aux amandes aussi durs que des cailloux et les fameux Pindones, («Pets de Nonne» = beignets remplis de confiture), comme je le prononçais à l'époque. Je ne quittais plus la cuisine, appuyé contre le potager, la morve au nez, j'attendais, au risque d'une éclaboussure d'huile brûlante, tel un oisillon, ma becquée que me fournissait de temps en temps maman.

Enfin, ce fût le grand jour. La veille, mon père avait étripé le mouton, l'avait enroulé dans un drap, telle une momie, puis attaché au bout d'une corde dans la buanderie où il se balançait, tête en bas, ou plutôt cou en bas celle-ci ayant disparu. Dès cet instant, j'évitais l'endroit en faisant tout un détour la trouille au ventre.

Le jour venait juste de se lever, ils étaient déjà tous là: oncles, tantes, cousins, cousines et d'autres personnes qui m'étaient inconnues. Il y avait aussi Vincent : il revenait d'Indochine et il lui restait des séquelles. On se méfiait de lui : au mariage de Marinette, notre voisine, il avait balancé son espadrille sur la pièce montée qui avait volé en éclat. Adossé au portail se tenait celui que ma mère surnommait le «Gandoule» : il traînait tellement la savate qu'il donnait l'impression de reculer. Sur le petit perron, je revoie notre grosse tata M.... Chez elle, c'était un véritable capharnaüm. Elle lisait « Nous-Deux » qu'elle planquait sous son lit.

Les femmes portaient des victuailles dans des plats enveloppés de torchons à carreaux rouge et blanc ou bleu et blanc, le nœud sur le dessus servant de poignée. Parmi les hommes, certains soulevaient à l'épaule une bonbonne de vin, d'autres des tréteaux ou des planches. Dans une charrette à bras, mes parents entassaient pêle-mêle, des cartons de gâteaux, des oranges, des récipients remplis d'eau, le mouton et un panier fait d'alfa rempli d'œufs durs. Ce panier, combien de fois m'a-t-il égratigné les mollets en revenant du marché ! Il fait partie de tous ces objets, que j'ai définitivement rangé dans le cagibi de ma mémoire, comme le frotoir qui était le manche à balai de mon avion, la planche à laver qui me servait d'instrument de musique, le réchaud à alcool avec son piston, la lampe acétylène diffusant un éclairage tamisé et des ombres sur les murs, ma cage à mouches faite de deux rondelles de bouchon de liège et d'épingles de couturière... Toute une époque derrière la porte de mes souvenirs !



Le ciel était couvert et incertain comme souvent en cette période et, si je ne me trompe pas, nous allions à la Mona. Peu à peu la cour s'était vidée et à la queue-leu-leu, nous prîmes la direction du Vieux Saïda. A chaque passant croisé, c'était toujours la même question, «An Devasse» à laquelle nous répondions tous en cœur «A La Mooonaaaaaa». Je nous revois, nous les enfants, pareils à de jeunes chiens, monter et descendre la colonne sans arrêt, ce qui avait pour effet d'énerver ma mère qui s'en prenait comme d'habitude à mon père pour qu'il fasse cesser le chahut. Nous étions arrivés près du petit marabout, pas loin du pont, lorsque quelques

gouttes se mirent à tomber. Aussitôt la procession s'arrêta et se rassembla, chacun donnant son avis sur la mesure à prendre. Soudain l'orage éclata et mit tout le monde d'accord. Comme un coup de pied dans une fourmière, ce fut le sauve-qui-peut et le chacun pour soi. Trempés jusqu'aux os, nous nous retrouvâmes à la maison, réfugiés dans l'écurie. Ce bâtiment fait de murs en torchis, d'une toiture à une pente et d'une façade grande ouverte donnant sur la cour, servait à la fois de remise, de poulailler et au stockage de balles d'alfa. Il restait de son ancienne utilisation les anneaux scellés aux parois et des piquets de bois plantés ça et là, certainement les restes d'une mangeoire faisant office à présent de pondoir aux poules. Dans une effervescence organisée, une table fut dressée au milieu du hangar, de la paille étalée sur le sol tandis que le méchoui commençait à chanter à l'entrée de la crèche improvisée.

Les enfants furent installés le long des murs à même le sol sur la paille. Les grandes personnes se tenaient à table assises sur des cageots. De grosses gouttes tombaient du toit, dans un floc floc monotone, creusant des rigoles de plus en plus profondes dans la cour. Les discussions allaient bon train aidés par le vino qui coulait à



flot. On ne distinguait plus le dessous du toit, noyé dans les volutes de fumée du méchoui. La température avait baissé à cause de l'orage, une brume s'élevait de la paille, enveloppant les jambes des convives jusqu'à hauteur de genoux. Cette scène irréelle me faisait penser aux images pieuses que maman gardait jalousement dans une boîte à biscuits de fer blanc.

Ainsi se passa cette fête de Pâques un jour d'orage. Je devais avoir entre quatre et cinq ans, époque radieuse perdue dans les brumes du passé mais dont il me reste ces souvenirs. Des souvenirs magnifiques que je n'ai jamais oubliés et qui n'ont pas cessé de me tenir compagnie tout au long de mon existence. Avec eux, je ne me suis jamais ennuyé. Les lieux où l'on a vécu enfant vous marquent pour la vie, ineffaçable empreinte. J'ai été et je resterai jusqu'au dernier soir de ma route, marqué du sceau de Saïda.

Pour mes amis, nos enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

# MON QUARTIER,

par Alice Ronceau-Polydore

Ce travail de remémoration du quartier de mon enfance, avec ses habitants, sa vie, pendant les années 1950 à 1958, concerne les pâtés de maisons compris entre l'avenue Foch, les rue du Génie, de Geryville et Soleillet (îlots A15, A19, A21 selon les références parues sur l'Echo 129 dans la rubrique « Où habitez-vous ? ») J'ai toutefois un trop vague souvenir de la numérotation des maisons dans ces rues, hormis celle où j'habitais.

Pour commencer, je vous emmène faire un tour dans le haut de la célèbre avenue Foch, bordée de larges trottoirs ombragés, plantés de mûriers et qui s'arrête aux abords du Monu-



ment aux morts. Dans cette avenue, nous aimions nous promener après 17 heures quand le soleil devenait moins cuisant aux beaux jours, pour « faire le boulevard » disait-on, en ces lieux d'échanges sociaux de notre culture, afin de rencontrer d'autres personnes, faire des connaissances, voir des amis ou bien parader devant quelque béguin, en toute innocence. A l'angle de l'avenue avec la rue Pelissier, se positionnait l'imposante bâtisse du cinéma Palace. Un peu plus haut se trouvait le bar glacier de la famille Kestemont qui comptait deux enfants, une fille prénommée Janvier et son petit frère Jean-Paul. Comme nous n'habitons pas très loin, ma maman parfois en fin d'après midi, l'été, nous envoyait y acheter des cornets de glaces faites maison aux parfums délicieusement gourmands.

Après le croisement avec la rue de Geryville, se trouvait le magasin de vente en gros de denrées alimentaires « Eskinasi et fils », suivi de l'atelier de confection pour homme d'un tailleur mozabite puis, à l'angle du pâté de maisons, l'étude notariale de Maître Meslet, ouverte en rez-de-chaussée sur l'avenue. A l'étage de ce cabinet vivait, dans un grand appartement dont l'entrée se situait au n°2 de la rue du Gé-



nie, Maître Georges Meslet, son épouse et leurs deux filles, Elisabeth et Françoise. L'aînée, surnommée Babette, venait d'épouser Pierre Lagaille, parachutiste, participant actif du putsch d'Alger, en mai 1958, et créateur, avec Jean-Jacques Susini, de l'OAS en 1961.

Face au n°2, le Monument aux morts se présentait plus haut, de tout son long, jusqu'au niveau du presbytère proche de



l'arrière de l'église Sainte Jeanne d'Arc. Le monument était le lieu des commémorations, prises d'armes avec dépôts de gerbes pour les fêtes nationales. Je me souviens aussi des défilés militaires avec au final son fleuron, la Légion Etrangère, si présente à Saïda, dont la caserne, toute proche à l'intérieur des remparts de la « Redoute », se situait à quelques dizaines de mètres à peine, à vol d'oiseau, à l'arrière du monument.

La rue du Génie conduisait en direction du sud, vers le pont du Vieux Saïda. Après la maison Meslet, suivait une série de demeures accolées et de cours construites en rez de chaussée.

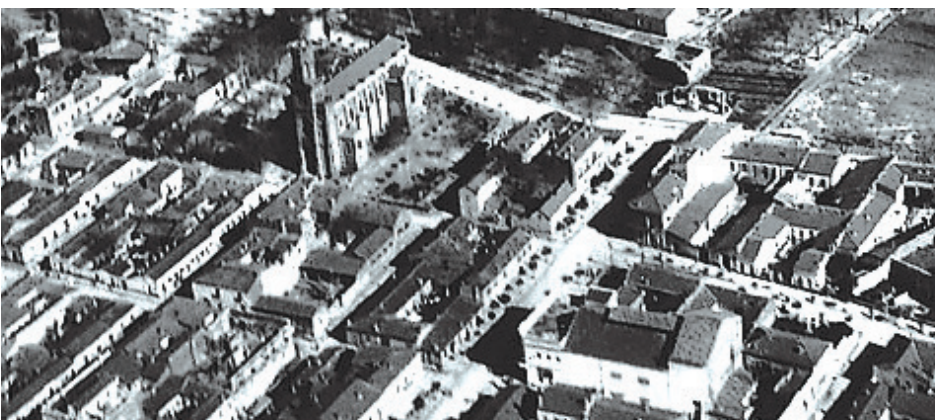
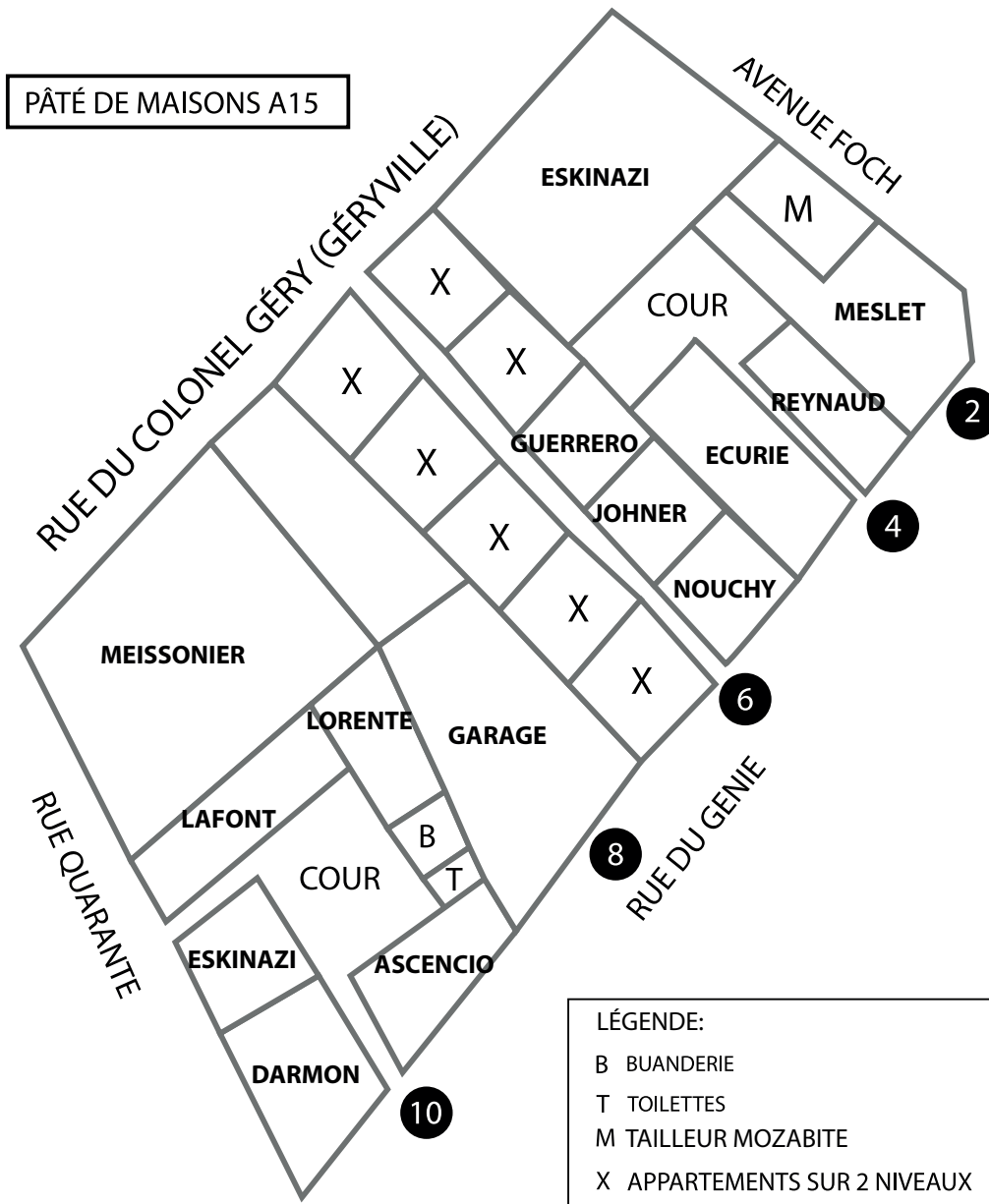
Au n°4 vivait la famille de M. Reynaud, maquignon maréchal-ferrant de son état. Avec son épouse, ils élevaient leur petite-fille Francette, que sa mamie appelait avec douceur « Fanchon ». Sa maman, fille unique du couple Reynaud était morte en couches dans cette même maison. Le papa, M. Francis Sanchez était liquoriste, rue Charles Catroux près du théâtre. La petite fille toute menue, au teint pâle, avait de longs cheveux bruns. Elle était amie de ma petite soeur Monique. Après l'école elles jouaient ensemble à l'heure du goûter. Le plus souvent, leurs jouets étaient empruntés à l'atelier du grand-père qui les laissait faire tout en surveillant d'un oeil compatissant : des fers à cheval, des gros clous à tête carrée, mais surtout d'énormes seringues pour chevaux qu'elles remplissaient d'eau et de boue, mixtures-médicaments imaginaires qu'elles injectaient à quelques poignées de paille attachées en forme de poupées, ou bien à une poupée de chiffons. L'enfant était rarement grondée. D'ailleurs sa mamie nous recommandait bien de ne pas être méchante avec « la petite » car, disait-elle, « elle n'a pas sa maman ». En disant ces paroles la mamie avait les yeux embués de larmes qu'elle essayait subrepticement avec son petit tablier noir. Cela nous émouvait profondément. Il y avait tant d'amour autour de cette petite fille.

Chez cette famille, dans la cour, toute en profondeur, face à l'appartement, il y avait une belle écurie où transitaient de superbes chevaux, le plus souvent des chevaux de trait. Parfois ils étaient attachés par leur licou à de gros anneaux plantés sur le mur de façade le long du trottoir, situé juste devant l'écurie. Quand nous les voyions, liés dans cet emplacement, nous nous écartions dans la rue à bonne distance, ayant peur de passer trop près d'eux malgré le large trottoir. Nous craignions la ruade d'un animal trop fougueux, parfois irrité par les mouches et les taons, ou bien par leur incompatibilité d'humeur entre eux. Cela, M. Reynaud nous l'avait expliqué : « Les animaux sont comme les hommes, parfois ils ne se supportent pas l'un l'autre ! » J'ai un jour vu un cheval qui essayait de mordre son congénère, à côté de lui, en hennissant et piaffant avec frénésie. Il fallait les séparer

rapidement.

Au n°6, s'ouvrait une grande cour longue et pentue, maçonnée en trois ou quatre paliers descendants, reliés entre eux, au milieu, par quelques marches. Sur chaque palier il y avait une série d'appartements de part et d'autre de l'axe central, où vivaient plusieurs familles. Cette cour avait un autre accès sur la rue en bas, la rue de Géryville. Je ne me souviens que partiellement des noms des habitants de ce lieu : la famille Nouchy avec leur fils Jacques, la famille Guerréro avec leur fils André. Ce dernier avait une prédilection pour les chants Négro Spirituals. Il ne se faisait pas prier pour chanter, en particulier « When the saints, go marching in » faisant semblant de tenir une guitare entre les mains qu'il grattait allègrement. Il y avait aussi la famille de M et Mme Charles Johner avec leurs enfants dont Christian et Chantal. Mlle Johner « Dédée », cheftaine des louveteaux et scouts, des enfants de Marie, organiste et directrice de la chorale paroissiale où je chantais, venait souvent chez son frère Charles. Celui-ci possédait une des premières voitures du quartier, peinte en noir. Il fallait la faire démarrer en tournant la manivelle au devant de l'engin. Quelques fois il emmenait les enfants de sa cour, tous heureux de faire un tour dans cette automobile à traction avant. Ils ne passaient pas

inaperçus. A chaque croisement le conducteur actionnait son klaxon, une grosse poire en caoutchouc accrochée à un cornet en métal, qui émettait un son semblable à un rugissement rauque et strident, ce qui impressionnait les



bambins des alentours.

Au n°8 se situait un grand garage avec en ses murs de gros engins tels que camions, tracteurs, machines agricoles, matériel en attente de réparations. Il était le plus souvent fermé par un grand portail coulissant, en fer, monté sur roulements à billes. Un autre accès donnait également sur la rue de Géryville.

Le n°10 était aussi une cour formant l'angle redescendant sur la rue Quarante et ayant deux accès, un sur chacune des rues. Dotée de quatre appartements, d'une buanderie, et d'un wc collectif, cette cour était surmontée d'un large treillis en fil de fer, accroché aux murs juste sous les toits, sur le-

quel s'étaient les branches d'une vigne, plantée par les propriétaires, dont le feuillage filtrait les rayons du soleil, apportant une ombre bienfaisante en été. En fin de saison, de belles et bonnes grappes de raisins de table à la peau rose et miel nous ravissaient. Chaque année, chaque locataire se voyait offrir par les propriétaires une ou deux grappes, mûres à point, juteuses, qui laissaient en bouche comme un parfum de fruits et de roses mélangés, un régal ! Cette cour était la propriété de la famille Darmon-Eskinazi.



Mme **Darmon** était veuve. Elle vivait avec ses deux filles, toutes deux institutrices. L'aînée, Henriette devint la directrice de l'école de filles Jules Ferry. La cadette, Rolande, une fois mariée partit rejoindre son époux, M **Torrès**, enseignant lui aussi dans une autre localité.

M **Eskinazi**, proche parent de Mme Darmon, également veuf, occupait avec son fils adolescent une partie de la maison. Ils se réunissaient chaque jour dans la salle à manger pour y prendre leurs repas ensemble, en famille. M Eskinazi et son fils étaient tous deux adeptes de bicyclettes, ayant chacun la sienne. Lorsqu'ils l'enfourchaient, ils avaient auparavant pris bien soin d'attacher leurs bas de pantalon avec une pince à linge pour éviter de les coincer entre les rayons des roues ou de les tâcher au contact de la chaîne du pédalier enduite d'une graisse noire et épaisse.

Enfant, alors que je devais avoir à peine une dizaine d'années, j'ai souvent été sollicitée par Mme Darmon mère, pendant les vacances scolaires, pour surveiller et jouer avec son petit-fils, encore bébé, qui commençait à peine à marcher, le petit **Jean-Louis Torrès**. C'est ainsi qu'à l'approche de la fête israélite de Pessah, je connus le pain azyme. Dans la salle à manger, sur la tablette en marbre au dessus du buffet, Mme Darmon empilait plusieurs colonnes de galettes. Satisfaite de mon aide auprès du petit Jean-Louis, elle m'offrait de temps en temps une ou deux galettes que j'aimais manger trempées dans mon café au lait matinal.

Toujours au 10 de la rue du Génie, les propriétaires louaient à mes grands parents maternels, originaires de la province d'Alicante, en Espagne, un petit appartement. Mon grand-père, M. **Francisco Ascencio**, venait de la ferme de M. **Veillon** à Wagram, village à une trentaine de km au sud de Saïda, après Aïn-el- Hadjar, où il était ouvrier agricole. Ma grand-mère n'avait pas son pareil pour cuisiner, en particulier les migas. Plat du pauvre, originaire d'Espagne, composé de pain dur trempé, essoré, frit avec ail, saucisses et soubressades ou parfois sardines salées à la place des charcuteries, avec des poivrons frits. Chaque fois qu'elle en préparait, mes deux soeurs aînées s'arrangeaient pour se faire inviter au repas. Pourtant l'aménagement de la cuisine était des plus rustiques. Je

revois en pensée cette paillasse recouverte de carreaux rouges, percée de deux trous carrés dans lesquels s'encastrait une grille en fonte, braséros qui étaient garnis de braises servant au foyer pour cuisiner. En dessous, sur une tablette en béton, deux boîtes en fer recueillaient les cendres. Equidistant d'une cinquantaine de centimètres des foyers, un évier avec eau courante constituait l'essentiel de cette petite cuisine, avec une table et des étagères suspendues au mur, recueillant les divers ustensiles servant à la préparation des repas.

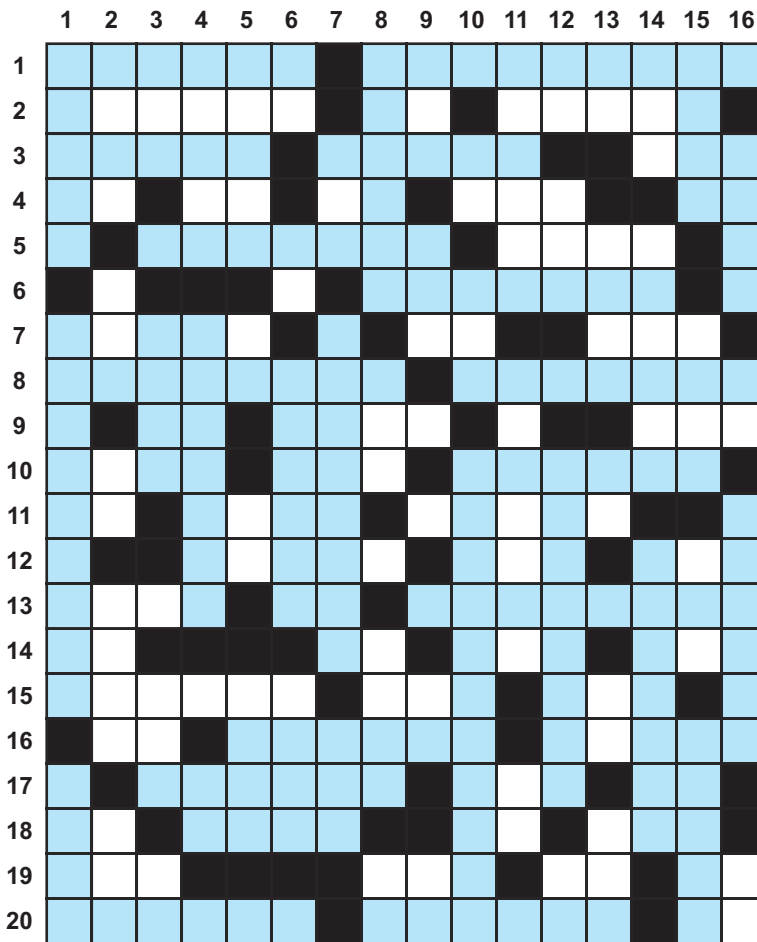
Avec eux vivait mon oncle **Fernand Ascencio**, coiffeur. Il venait d'acheter le salon de coiffure des frères **Ronceau**, mon père et son frère. Mon père malade avait reçu une balle de fusil dans la plèvre pendant la seconde guerre mondiale, à Baden-Baden. Les suites de sa blessure, d'année en année, s'étaient transformées en emphysème chronique avec des crises d'asthme très invalidantes. Mon oncle Fernand épousa la coiffeuse **Paquita**, nièce du Coiffeur M. **Timoner**. Le couple habitait avec mes grands parents et c'est dans cet appartement que naissaient ma cousine Marie-Josée puis son petit frère Pierre. Dans cette maison, y avait auparavant été recueilli par nos grands parents, mon cousin germain **André Asencio** (dit Dédé), le temps pour lui de terminer ses études avant de devenir instituteur. Son père, mon oncle Louis était affecté à la société des chemins de fer d'Algérie (C F A) dans le petit village de Franchetti. Dédé fut victime du FLN pendant la guerre d'Algérie. Il n'avait pas encore 25 ans. Avec des amis, ils s'étaient rendus à un bal à Frenda. Une grenade lancée par un fellagha alla s'immobiliser au sol juste à l'endroit où ils se trouvaient. Se penchant, pensant que c'était un caillou, Dédé reçut en pleine tête l'explosion meurtrière de l'engin. Il était le frère aîné de Francis, Louisou et Marie.

De l'autre côté de la cour, face à la seconde entrée de la rue Quarante, se trouvaient deux autres appartements. Le premier, occupé par M et Mme **Lafont**, leur fille Joëlle et Mme **Karsenty**, la mère de Mme Lafont, bien connue à Saïda, au destin tragique elle aussi, tuée par une balle reçue en plein coeur au cours d'un mitraillage le 20 mai 1957 alors qu'elle attendait sa fille sur le pas de la porte. Le second appartement, tout au fond de la cour, était celui de M **François Lorenté**, mécanicien, de son épouse Maria, infirmière, et de sa jeune soeur.



Plus bas, à l'angle des rues Quarante et du Colonel Géry (dite de Géryville), il y avait la belle et grande villa de M et Mme **Meissonier** et leurs enfants, dont l'accès se faisait par la rue de Géryville.

**A SUIVRE...**



### Verticalement

1 -Georges et son épouse enseignaient au CC Jules Ferry, lui, côté garçons en tant que Directeur, elle, côté filles. -Elle a été mon institutrice (CE2) à l'école Berthelot, et son époux, Jacques, a enseigné à Aïn-El-Hadjar, puis au CC Jules Ferry, enfin à Albert Camus. -Henri était instituteur à l'école Paul Jonnart. 2 -Tas, agglomérat. -Activité principale des enfants exercée dans le but de se divertir. -...Capone ? -Campagne de chez nous, patelin...-Le lion est celui de la savane. 3 -Tsigane originaire de Roumanie. -Institutrice à l'école Berthelot. -Musique d'origine anglo-américaine issue du rock. -De bas en haut, île de l'atlantique. 4 -Changeons de timbre de voix à la puberté. -Claire a été directrice de l'école Paul Bert. -Elément de squelette. 5 -Plante urticante. -Plus intime que vous. -Cardinaux opposés. -Cahin....6 -Notre Seigneur. -Vient de naître. -Institutrice à l'école Paul Bert. -Remplace lui au féminin. 7 -Individu dans le langage populaire. -Paulette a été mon institutrice au CP à l'école Berthelot. -Rivière qui traverse Montpellier. 8 - Charles (côté garçons), avant d'être maire, et son épouse (côté filles) ont enseigné au CC Jules Ferry. -Châtiment, dommage. -Ainsi soit-il. -Do l'a remplacé. 9 -On peut en changer ou en prendre un bol. -Organisation Armée Secrète. -Pronom personnel indéfini. -Refus anglais. 10 -Participe passé d'avoir. -Inspira un poème à Lamartine. -Robert était enseignant au Collège Albert Camus. 11 -Se promenai sans but. -A en horreur, déteste. -Deux romain. 12 -Entre mi et sol. -L'armée républicaine irlandaise. -Jeanne a enseigné à l'école Felix Faure. -Règle d'architecte. 13 -Military Police -...Karénine ? - Phase lunaire. -Cri de surprise. -Métal précieux au pluriel. 14 -01 en géographie. -Femme canonisée. -Abdelkrim a été le Directeur de l'école Berthelot. 15 -De bas en haut, André enseignait à l'école Jules Ferry et son épouse à l'école Paul Bert. -Adjectif possessif pluriel. -De bas en haut, tête couronnée. -Raoul fut mon instituteur (Cours Supérieur) à l'école Berthelot. 16 -Henri a enseigné au CC Jules Ferry puis à l'école Paul Jonnart. -Article défini. -Jacques a enseigné au CC Jules Ferry puis au Collège Albert Camus. -Absorbé.

### Horizontalement

1 -Elle fut Directrice du CC Jules Ferry filles. -Maurice enseigna au Centre d'Apprentissage. 2 -Sentiments forts de tendresse et d'affection. -Cœur de joie. -Cousin domestique du lièvre. 3 -Hubert enseigna au CC Jules Ferry puis à Albert Camus. -Antoine, sportif accompli, enseigna à Albert Camus. -Pâté impérial. 4 -Carte maîtresse. -Conjonction à valeur négative. -Préposition de lieu. -Lisse, d'une seule couleur. -Jeux Olympiques. 5 -Francis enseigna à l'école Paul Jonnart puis à Albert Camus. -Perroquets au plumage très coloré. 6 -Sylvain enseigna à l'école Paul Jonnart. 7 -On lui doit la chanson « l'eau vive ». -Société Anonyme. -Arrose l'Egypte. 8 -Henri fut enseignant des écoles Félix Faure puis Jules Ferry. -Marie-Rose fut Directrice de l'école du village Boudia (Marie Curie). 9 -De gauche à droite, du verbe aller. -Gardien de but. -Trucide. 10 -Pagaie ou ensemble de feuilles de papier. -Petit engin volant. -Bien connue dans le milieu des scouts, Amédée enseigna à l'école Felix Faure. 11 -Pronom personnel masculin. -Grande équipe madrilène. -Abaisse la note d'un demi ton. 12 -Boissons sucrées et gazeuses. -De gauche à droite, fleur symbole de la royauté. -Comité International Olympique. 13 -Cri du chien. -Métal d'alliance. -Alexandre (chez les garçons) et son épouse (chez les filles) ont enseigné à l'école Jules Ferry, qu'ils ont aussi dirigée, et à l'école Berthelot, tandis que Marguerite exerça à l'école du village Boudia (Marie Curie). 14 -De gauche à droite, participe passé de lire. -Doublé, c'est le cheval des enfants. -Propre, clair. - Arme de Cupidon. 15 -Découpe, débite un animal. -Le deux-roues des ados. -Parc animalier. 16 -Début de gamme. -Paul et Marguerite ont été enseignants et directeurs de l'école Felix Faure. -Husky dans le désordre. 17 - Charles a été instituteur à l'école Berthelot. -Ville du carnaval. -Début d'épithète. 18 -Aller-Retour. -Barthélémy fut Directeur de l'école Felix Faure jusqu'en 1942. -Soldat américain -Unité de résistance électrique. 19 - Patriarche biblique du déluge. -Première page des journaux. -Petit tour. -Fleuve de Sibérie. 20 -Gaston fut enseignant à l'école Jules Ferry. -Eugène, sportif accompli, enseigna à l'école Berthelot. -Sans vêtements.

## SOLUTIONS DU N° 138

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	
1	M	O	N	U	M	E	N	T	A	U	X	M	O	R	T	S	
2	O	L	E	R	O	N		R	N		A	L	E		C		
3	U		G	E	N	D	A	R	M	E	R	I	E		M	A	
4		P	R	E	T		G	U	E		A	S		B	A	L	
5	H	U	E			L	A	S		P	O			I	P		
6	O	B		P	L	A	C	E	P	O	I	N	C	A	R	E	
7	T		L	O		R	E		E	L		D	O		I	S	
8	E	G	L	I	S	E		B	R	O	D	E	U	S	E		
9	L	A		D	O	D	O		S		A	L		K	F		
10	D	I		S		N	O	I	V	A		M	A	R	C	H	E
11	E	S	E	P		U	S	I	N	E		G	E	O		E	
12	S		N	U	I	T	E	E		M	I	R	A	D	O	R	
13	F			B		E	L	U	S			I				I	
14	I	M	O	L	A		E	X		E	N	C	R	A	G	E	
15	N	A	R	I		T	U	S		T	E	U	F		A		
16	A	B		C	A	D	R	A	N	S	O	L	A	I	R	E	
17	N	O			I		S	I	L	O		T		S	E	T	
18	C	U	M	U	L	E		D		P	A	U	S	E		R	
19	E	L	A	N			L	A	P	A	T	R	I	O	T	E	
20	S		L	I	O	N			A	L	P	E	S		E	S	

# DÉCÈS

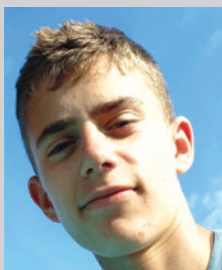
**Patrocinia Bano**, née Sola, décédée le 3 octobre 2016 à l'âge de 96 ans. De la part de ses enfants Fernand, Michel, Josette, de ses belles filles, de leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants.  
76250 Deville les Rouen.

**Isabelle Plaza**, décédée le 2 novembre 2016 à l'âge de 95 ans. De la part de sa fille Évelyne Le Corguillé.  
06000 Nice.

**Claude Cerdan**, décédé le 12 décembre 2016 à l'âge de 74 ans. De la part de son épouse Huguette née Maldonado, Didier son fils, Muriel sa fille et ses quatre petits-enfants.  
31240 Saint Jean.



**Clairette Jullié**, née Ruiz, de Franchetti, décédée le 29 décembre 2016 en Californie. De la part de sa belle sœur Huguette Ruiz née Cerdan.



**Léonie et Jacques Arbo-gast-Mullor** nous font part du décès, le 2 janvier 2017, de leur petit-fils **Simon** à l'âge de 18 ans. Simon, fils de Pierre et Françoise et frère d'Héloïse est décédé après deux années d'un combat très courageux contre une tumeur méningée.  
68280 Urmatt.

**Joséphine Graveline**, née Cerdan, décédée le 6 janvier 2017 à l'âge de 95 ans. De la part de ses sœurs Marie-Thérèse Germain, Huguette et Marcelle nées Cerdan.  
33260 La Teste de Buch.

**Daniel Lalet** décédé le 11 janvier 2017 dans sa quatre-vingtième année. De la part de Simone Trépié sa sœur, et André son frère.  
31200 Toulouse.



**Jean Mongin**, époux de Èvelyne Marin (†), décédé le 12 janvier 2017 à l'âge de 94 ans. De la part de ses enfants Gérald, Guy et leurs épouses, de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants.  
34000 Montpellier.  
*Jean le Patos a rejoint son épouse Èvelyne.*

**Émile Galland**, décédé le 18 janvier 2017 dans sa quatre-vingt-cinquième année. De la part de son épouse Gisèle née Douvier, de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.  
83370 Saint Aygulf.



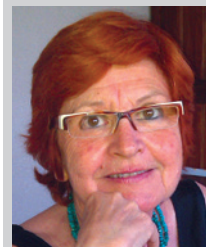
**Paule Azincot** née Kalifa décédée le 23 janvier 2017 à l'âge de 91 ans. De la part de ses enfants Jacqueline, Lucien et Laurent.  
34000 Montpellier  
*Paule, nièce de Madame Léon, habitait rue Maillot à Saïda.*



**Gérard Saëz**, décédé le 25 janvier 2017 à l'âge de 70 ans. De la part de Christophe, Hervé, Estelle ses enfants et des familles Saëz et Cazorla.  
69000 Lyon.



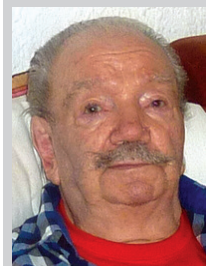
**Bertille Hausberg**, née Gazzo le 14 août 1941 à Oran, décédée le 4 février 2017 à l'âge de 75 ans. De la part de sa fille Martine, son gendre Hassan, ses petits-enfants Yannis et Lou, son compagnon Gianni Coletti, ses cousins et cousines.  
69007 Lyon.



**Carmen Pérez** (Mémène), née Cerna, décédée le 6 février 2017 à l'âge de 88 ans. De la part de ses enfants Sylvia, Maïté, François et des familles Pérez, Dies, Magnon et Cerna.  
16000 Angoulême.  
*Elle demeurait avec son époux François et sa famille à l'hôpital de Saïda.*



**François Dominguez** décédé le 15 février 2017, à l'âge de 92 ans. De la part de ses filles Claudine et Solange, ses petits-enfants Audrey et Delphine, ses arrière-petits-enfants Alexis et Bérénice et de ses beau-frère et belle-soeur Frédou et Jacqueline Ropéro.  
30140 Montfavet.



*L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.*

# NAISSANCES

Monique et Claude Cruz ont le plaisir de vous faire part de la naissance le 17 octobre 2016 de leur 2ème petit-fils, **Louis**, au foyer de leur fille Marie et Vivien Bérud.  
84700 Sorgues.

Tessa est très heureuse de vous faire part de la naissance de son petit frère **Paul**, le 24 février 2017 à La Rochelle, au foyer de Bertrand et Estelle Lesca. Paul est le 5ème petit-enfant de Claire et Pierre Lesca-Génolini.  
31500 Toulouse.

André et Jeanine Morales ont le plaisir de vous faire part de la naissance le 15 Mars 2017 de leur premier arrière-petit-fils **Enée** au foyers de leur petite-fille Athénaïs Morales et Bastien Bravoz.  
69970 Chaponnay.

*Toutes nos félicitations et longue vie à ces nouveaux Saïdiens et à leur famille.*